GRAND FRÈRE VEILLE

(deuxième partie)

ou

... Quand les citoyens ont des idées sur l'éducation

(voir *L'Éducateur* n° 7, n° 8)

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS :

Dans la première partie de cette série, j'ai essayé de démêler le lien qui pouvait exister entre la modernisation de l'économie entreprise à grands coups de casse et de licenciements, et la nouvelle orientation ministérielle en matière d'éducation : la remise à jour des lois de concurrence et de sélection.

Le danger de ce regain de libéralisme est qu'il table, cette fois-ci, sur la résignation des gens due aux conséquences de la crise et au discours ambiant.

Si notre pouvoir de citoyens est faible face aux ravages de la crise, en revanche, les éducateurs que nous sommes ont pour devoir d'informer la population des dangers qu'elle encourt à trop se résigner et à solliciter sans cesse l'aide des nouvelles pythies que sont les spécialistes de tous ordres.

Pour notre part, nous devons renoncer au pouvoir facile des « spécialistes de l'éducation ». La démocratisation du savoir et la démocratie dans son ensemble passent par là. Cela ne signifie pas qu'il faille délibérément déléguer nos responsabilités, bien au contraire ! J'entends plutôt profiter de la parcelle de pouvoir qui m'est alléguée pour en faire le meilleur usage possible, par exemple en tentant des appels et si possible, des échanges avec mes camarades ouvriers et paysans, *« ceux qui fabriquent dans les caves les stylos avec lesquels d'autres écriront en plein air que tout va pour le mieux »*. (dixit Jacques Prévert).

Ici, je vous soumets la seconde partie d'une interview (première partie dans *L'Éducateur* n° 8) réalisée auprès d'une camarade, caissière dans une grande surface. Après nous avoir parlé de sa propre enfance, elle nous dit comment elle a voulu et vécu celle de ses enfants.

LA (RE)-NAISSANCE

Fanfan : « Quand j'ai rencontré Alain, j'étais décidée à partir.

Avec Alain, ce qui m'a permis de croire en une autre vie, ce qui m'a donné la force de structurer ma vie, c'est son innocence. Je crois qu'il était complètement à côté de « ses pompes », en fait.

Il avait conservé l'espoir d'un gamin, avec un non-vécu évident, ou alors d'être passé à côté des choses, ou bien d'avoir fui les périodes difficiles : l'adolescence, toutes ces époques de la vie que j'avais moi-même si mal vécues. Il naissait carrément.

Il avait fait son service merveilleusement dans les chasseurs en découvrant Annecy ; il s'était éclaté.

Il a toujours fait ce qu'il a voulu, avec ce tempérament à charmer tout le monde. Il m'a fait vivre des moments merveilleux d'innocence ; il m'a fait découvrir le plaisir d'entreprendre selon mes désirs. Pour lui, rien n'était impossible.

Et c'est peut-être ça qui m'a donné envie de faire des enfants.

Parce qu'en fait, je n'ai jamais été attirée par les enfants.

J'étais timide avec les enfants, j'ai toujours été complexée avec eux, même avec les bébés : pour moi, c'était la VIE, je respectais, c'était comme ça, j'avais les mains en l'air et je ne disais rien. Je ne pouvais pas les approcher, ça m'aurait peut-être fait du bien, mais j'avais ce blocage.

J'ai donc eu des enfants parce que j'ai découvert avec Alain que, pour un enfant, la vie était possible.

A la naissance de chacune des deux filles, ma première réaction a été un bonheur indescriptible. Pour moi, les deux naissances sont les deux jours de plus grand bonheur de ma vie.

C'était l'étonnement, le merveilleux, mais ce n'était pas moi. C'était quelque chose qui allait vivre côte à côte avec moi. Le seul sentiment que je n'ai pas eu avec les gosses, c'est le sentiment de possession. Ça vivait mais ça n'était pas à moi.

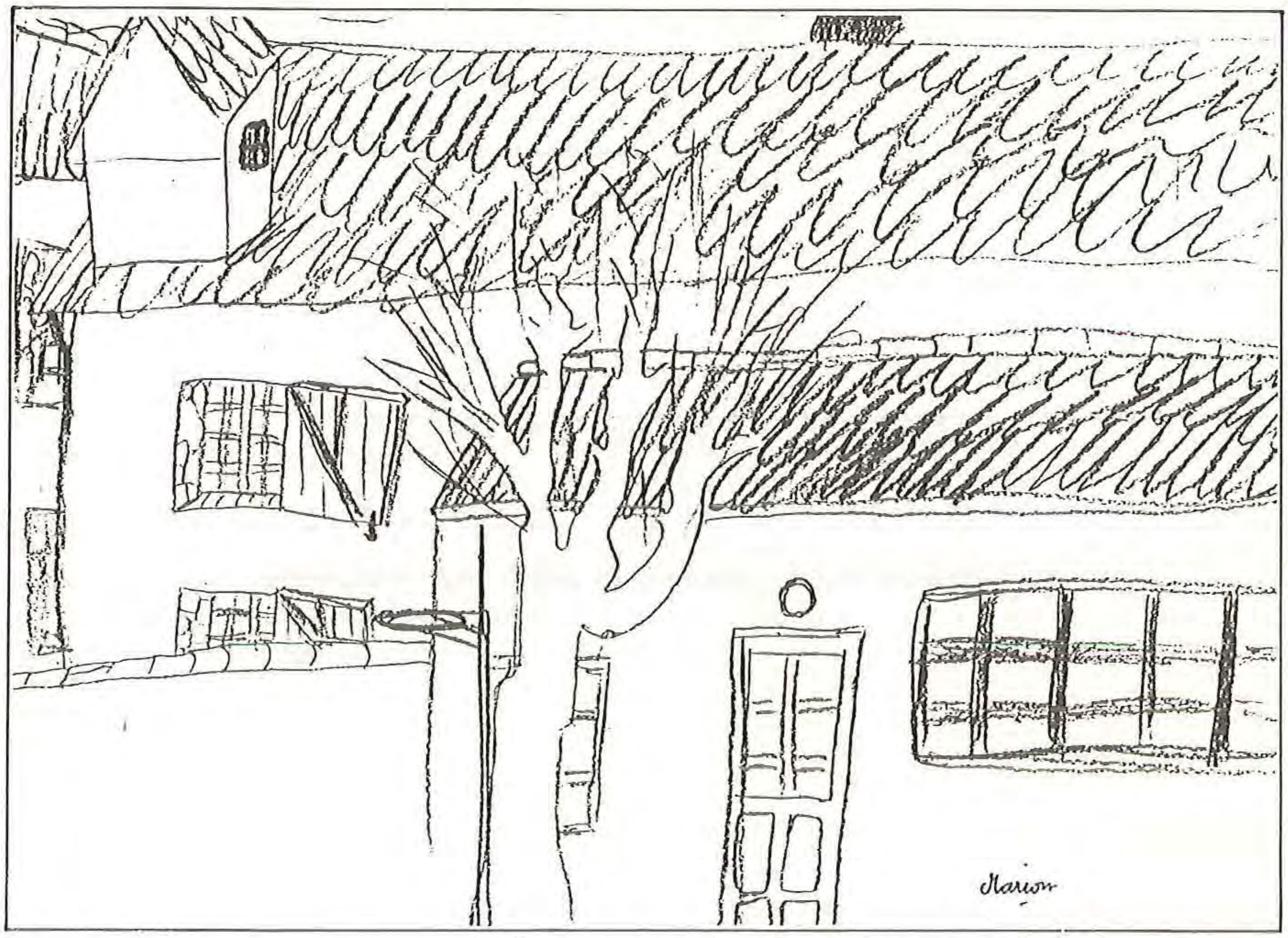
Il fallait que je m'en occupe parce que c'était fragile. J'avais une responsabilité. C'est là que je me suis demandée jusqu'où allaient mes responsabilités sans empiéter sur elles, ces « vies ».

Pour moi, tous les jours, tous les premiers mois de leur vie, je les ai passés à les regarder vivre sans jamais vouloir les posséder.

Je ne sais pas d'où ça vient, je n'ai lu aucun livre sur l'enfant, ni sur la psychologie de l'enfant, ni sur les maternités et tous ces trucs.

Je me disais : Pourvu qu'il ne souffre pas à la naissance. Et je me suis contrôlée d'une façon étonnante.

Et le premier truc que j'ai demandé à Alain, c'était : « T'as pas une clope ? »,



parce que j'avais arrêté de fumer pendant toute la grossesse.
Pour moi, c'est un feu d'artifice : un accouchement, c'est le plus beau jour d'une vie.

L'ÉDUCATION

C'était selon leurs besoins à elles, essayer de leur donner le plus d'espace possible. Et la maison a été faite en fonction de ça. Pourtant, je craignais d'habiter dans un appartement.
A la sortie de la maternelle, soit j'apportais les petits vélos, soit autre chose, mais toujours quelque chose pour jouer avec elles à la sortie de l'école.
On allait courir, jouer, faire les folles ; c'était toujours pour elles, la joie de sortir parce qu'elles savaient que j'étais disponible.
Pour moi, aller les chercher n'était pas une corvée, mon rôle était de les aider à se décharger de l'agressivité accumulée au cours de la journée d'école.
Elles étaient frustrées, je le voyais à leur regard, à leur comportement. Dès qu'elles me voyaient, hop, on sortait. J'ai banni l'au revoir à la maîtresse, tous à la queue leu leu...

Quand elles avaient fait un dessin, on le gardait précieusement car leur expression à travers le dessin était très importante pour moi. Elles peignaient, d'ailleurs, beaucoup à la maison. Mais souvent, je voyais ces petits bouts de papier sortant de l'école et j'avais une espèce de tristesse à voir ce qu'elles faisaient à l'école. Ça me révoltait, mais je ne le leur disais pas. L'important était, avant tout, de se défoncer. Après, on montait. Je les mettais dans le bain ; pas tellement par souci de propreté mais pour leur permettre de jouer avec l'eau.

Pour moi, l'école avait pour but de leur faire découvrir d'autres individus, des enfants.
Je ne voulais pas qu'elles n'aient que moi.
Je voulais qu'elles partagent l'amour qu'elles éprouvaient ; comme je te le disais tout à l'heure, quand tu crées l'espace, tu crées l'amour pour tout ; ce qui ne diminue pas la force de l'amour qu'on peut avoir pour quelqu'un. Pour moi, c'était ça : aimer tout. L'amour, il faut que ça s'ouvre, mais pas que ça se referme.

D'ailleurs, mes gosses étaient jalouses de mon attitude envers les autres enfants. L'école, elles y allaient quand elles voulaient, je ne les ai jamais forcées. Et quand elles sortaient du bain, c'étaient d'autres jeux. Selon leur envie du moment, elles faisaient de l'argile, de la peinture ou autre chose. On inventait souvent des jeux. Souvent, d'autres gamins venaient avec moi et montaient ici. Quand ils étaient plusieurs, je les mettais tous dans le bain.
Donc, après, c'était le calme. Je ne programmais jamais, mais je tenais toujours plein de trucs prêts.
Après, il y avait l'histoire du soir. Ça, j'y tenais : je ne supportais pas qu'un enfant s'endorme triste. Ça venait sûrement de moi : la peur de la solitude, la peur du noir ; peut-être que j'ai eu peur d'un tas de choses (petit rire). Et j'avais peur qu'elles s'endorment en n'étant pas bien. Alors on se mettait chacune dans son lit, c'était la fête ; moi, je prenais un livre et je racontais une histoire. J'aimais bien les livres pour enfants. D'ailleurs, je passais des heures dans la « librairie de la Renaissance » à leur chercher des livres.

Elles s'endormaient et là, j'étais bien ! C'était pour me rassurer moi aussi, c'est certain. Mais me rassurer de ne pas louper quelque chose aussi. J'ai toujours eu peur de louper quelque chose chez elles que je ne verrais pas et ça me paniquait. J'étais une inquiète finalement.

J'étais inquiète de ne pas réussir leur vie, leur début de vie, c'est-à-dire leur donner toutes les chances, au départ, pour qu'elles, elles aient leur vie, leur propre vie.
A l'école, Agnès a toujours été une élève brillante parce qu'elle avait un besoin de s'exprimer, un besoin de compétition, un besoin de revanche peut-être.
Elle a toujours eu besoin d'être en tête ; peut-être craignait-elle que sa sœur qui venait derrière ne la rattrape... Ce n'était pas difficile pour elle, étant donné qu'elle en avait les possibilités. En plus, elle avait la chance, dès l'école maternelle, d'avoir un physique qui la servait. Et c'est important de sentir qu'on plaît aux enseignants. C'est fou d'établir une différence à ce niveau-là entre les enfants, il n'empêche qu'Agnès a bénéficié de la séduction qu'elle exerçait sur les enseignantes.

Dès leur plus jeune âge, Manue et Agnès ont eu des dessins très différents l'une de l'autre. Elles ne marchaient pas encore qu'elles s'exprimaient déjà par le dessin. Et Manue avait beau faire des dessins sophistiqués, ils n'étaient pas compris par les institutrices de l'école maternelle.
Agnès leur faisait les dessins qui leur plaisaient, elle faisait des dessins tout à fait différents à la maison. Manue était plus entière ; elle ne faisait pas des dessins pour plaire. Et dès l'école maternelle, j'ai dû me battre pour ça : Manue, on la sanctionnait, à 3 ou 4 ans, elle n'avait pas droit au stylo parce que, soi-disant, elle gribouillait, alors qu'elle faisait des dessins extraordinaires.
L'inadaptation scolaire de Manue date de l'école maternelle.
J'ai toujours freiné Agnès qui voulait travailler « pour la maîtresse ».
Manue a toujours dû affronter les comparaisons que les enseignants établissaient entre elle et sa sœur.
Alors qu'à la maison elle peignait très bien, à l'école elle faisait souvent des travaux sales.

Très tôt, elle s'est révoltée contre ce qu'on lui faisait subir à l'école.
Cela m'est toujours apparu normal que Manue soit nulle à l'école ; quand on voit le comportement des enseignants et leur incapacité à s'adapter aux gamins... J'ai toujours été obligée de rééquilibrer les choses, les valeurs entre Manue et Agnès. Agnès a d'ailleurs conscience des valeurs de sa sœur. J'ai essayé de donner à Manue les moyens de se venger en mettant en valeur ses capacités.

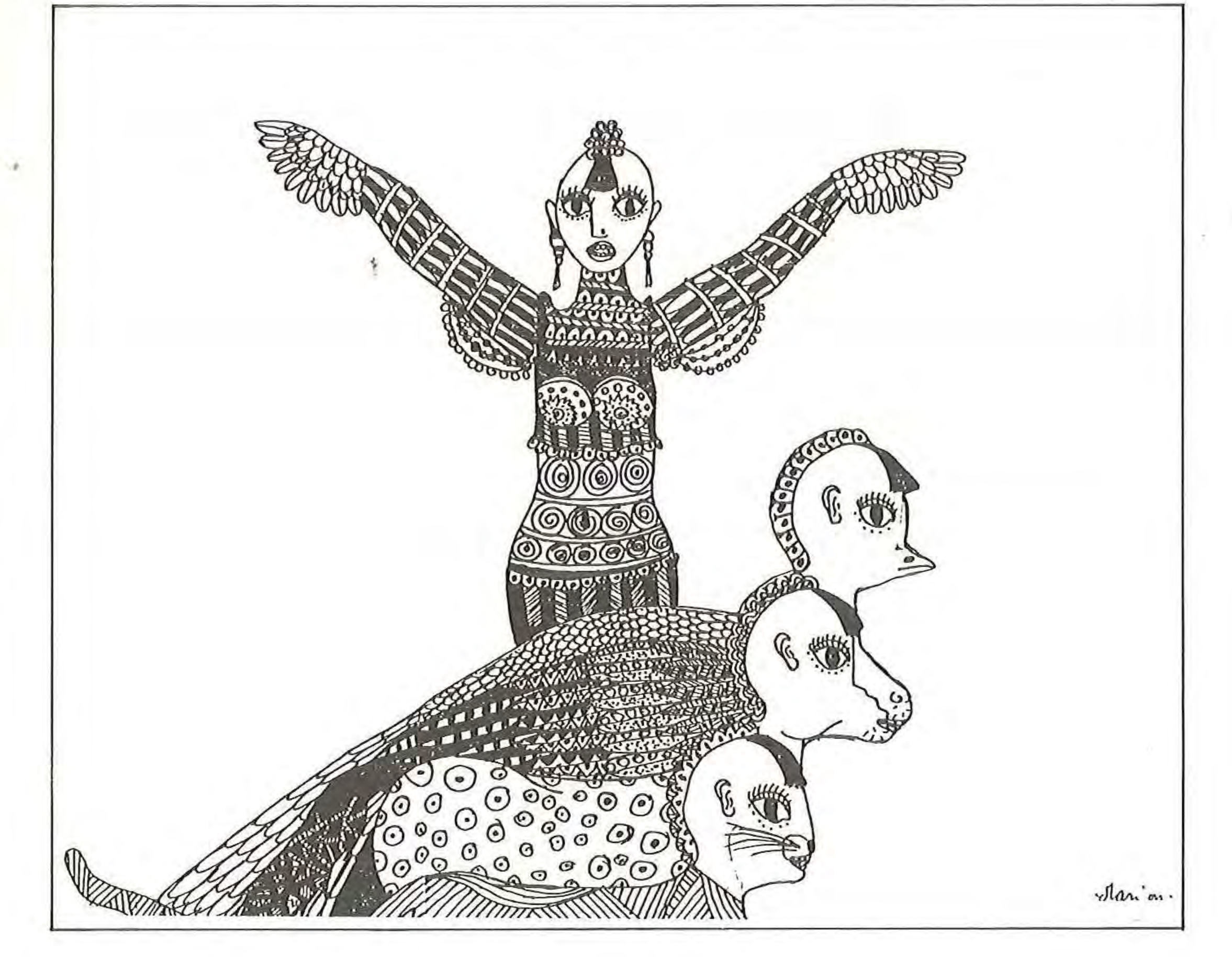
Quand Manue était à l'école primaire, j'ai toujours été déçue par ces gens qui établissaient des comparaisons entre quelqu'un qui est adapté et quelqu'un qui ne l'est pas. Moi, j'ai toujours été du côté de Manue. Il fallait la laisser vivre telle qu'elle était. Et j'ai eu l'impression, parfois, d'être bien la seule à penser cela ; j'ai tenu bon. Et aujourd'hui, je suis confiante. Je pense qu'elle peut réussir car elle se sent prête à affronter les difficultés.

Un jour, c'était deux mois après la rentrée, l'institutrice de Manue me convoque et me dit : « Vous savez, Manue n'est pas coordonnée ». Moi, j'ai joué à l'imbécile et j'ai dit : « Ah bon, et c'est grave, il n'y a rien à faire ? » Ensuite, je lui ai dit qu'à Noël, je devais aller à Genève et que j'emmènerai Manue chez un grand psychiatre ami de la famille de mon mari. Bien sûr, c'était faux, mais quand je suis revenue de vacances, j'ai revu l'institutrice et je lui ai dit que le psychiatre avait étudié le comportement d'Emmanuelle et qu'il m'avait dit que sa coordination se ferait progressivement, mais qu'il était hors de question qu'à deux ans et demi, elle soit coordonnée, mais que c'était le fruit du travail de gens compétents comme les enseignants...

J'ai quand même vu un pédiatre que je connaissais, il a observé Manue tout en blaguant, et au bout de deux heures, il m'a dit qu'il ne comprenait vraiment pas la remarque de l'institutrice.

Je lui ai dit que je m'étais affolée parce que c'est quand même alarmant ce genre de remarque. J'ai cru qu'à travers ça, elle voulait me dire que la gosse était débile. Je craignais que, tout en étant sa mère, je ne me sois aperçue de rien. Je faisais quand même attention à ce qu'on me disait. Mais chaque fois, c'est moi que je remettais en question. On te démonte comme ça !

Je lui ai demandé des faits précis révélant son manque de coordination, elle a été incapable de me dire quoi que ce soit.

Alain n'a jamais eu d'inquiétude pour les enfants. Il a toujours pensé que les enfants s'en sortiraient, étant donné que lui-même était capable de le faire. Il m'a beaucoup apporté de ce côté-là. Il pensait que tout pouvait s'apprendre grâce à la curiosité innée de l'enfant. »

Fin de l'interview, octobre 1985
Jean ASTIER